

Professeur Salim Daccache, recteur de l'USJ et titulaire de la Chaire Youakim Moubarac

Votre Excellence Mgr Mounir Khairallah, très cher Père Mounir

Professeur Salah Abou Jaoudé, vice-recteur et doyen de la FSR

Mesdames et messieurs les vice-recteurs et doyens

Mes anciens professeurs à l'USJ, mes collègues,

Monsieur Michel Mouawad, vous êtes présent parmi nous aujourd'hui en tant que membre de la famille

Chers amis de Youakim Moubarac, avec tout le respect qui est dû à vos titres et à vos parcours exceptionnels,

Père recteur,

Peut-être n'avez-vous gardé aucun souvenir de cela, mais une fois, lors d'un événement USJ, quand ça a été mon tour de vous saluer, vous m'avez dit : comment va Isaac ? A peine revenue de ma surprise, j'ai répondu : mais vous êtes physionomiste, père recteur ; vous ne me connaissez pas. Par un geste, vous m'avez fait comprendre que quelque chose dans mes traits vous était familier. J'ai compris ce jour-là que votre relation avec Youakim Moubarac ne se limitait pas à la sphère du savoir ; elle était plus profonde, elle englobait la famille. Et c'est au nom de la famille que j'ai l'honneur de m'adresser à vous et à cette assemblée aujourd'hui.

Le centenaire d'une naissance, cela se fête, car la vie d'un être humain s'étend bien au-delà des limites temporelles de son passage en ce bas-monde. Youakim Moubarac a cent ans, quel bel âge quand un homme est encore à ce point présent dans la mémoire de ses contemporains ! Merci à vous tous d'être venus pour témoigner de votre amitié et de la chaleur du souvenir d'un homme auprès de qui vous avez écrit quelques belles pages de notre histoire nationale. Votre présence parmi nous, dans l'hospitalité de l'Université Saint-Joseph et du Père recteur, nous comble de joie et nous honore.

Il est très délicat de parler de la personne qu'il a été dans le microcosme familial. Entre pudeur et réserve, et désir ardent de partager avec vous quelques souvenirs, la tâche est délicate. Nous tous avons conservé dans notre mémoire la haute figure de cet homme pondéré, pensif, d'un calme qui paraissait imperturbable, mais qui cachait en réalité une âme tourmentée et en même temps généreuse, surtout rebelle à toute forme d'injustice. Il a marié les uns, baptisé les bébés que nous avons été, et il nous a vus grandir. Youakim Moubarac arrivait de Paris les bras chargés de livres pour les petits-neveux et nièces, des ouvrages illustrés sur les Romains ou les Pharaons, les publications de sa grande amie l'historienne Régine Pernoud, et même des contes pour enfants, comme cette charmante Demoiselle aux Lupins. Il a fait des milliers de kilomètres en avion, souvent, pour aller voir la famille dispersée entre les États-Unis et l'Australie. Depuis Paris, il appelait régulièrement ses nièces et ses neveux, juste pour entendre leur voix au téléphone. Et puis il les conviait à venir chez lui, afin qu'ils fassent l'expérience de la vie parisienne et s'initient à la langue de Molière qu'il chérissait au même titre que la langue arabe, et il était si fier de les présenter, surtout Carole, à ses amis français. Quand il était à Beyrouth, c'est au domicile de son frère Isaac qu'il posait sa valise, et aussi chez mes parents, ma mère, Godelive, l'aînée parmi ses nièces, et mon père, le Dr Nazih Khoury, son cousin, qui l'a suivi au Cénacle libanais et m'a transmis une grande partie de ce que je sais sur lui. Et puis évidemment, il allait se ressourcer dans son village, entre Saydet el-Hosn et Wadi Qannoubine, un panorama unique au monde, comme il me l'a dit un jour.

Nous l'avons vu composer la Pentalogie antiochienne maronite sur sa machine à écrire, et corriger inlassablement le manuscrit. Nous l'avons vu brisé par la douleur, au milieu des années 80, quand la mort a emporté des êtres chers, surtout sa mère pour qui il avait une vénération particulière, et aussi Michel Asmar et sa belle-sœur, tante 'Adla. Puis nous l'avons vu affairé, dynamique, porté par le souffle d'une énergie demeurée intacte, pour mener les deux chantiers qui lui tenaient particulièrement à cœur : restaurer l'ancien siège patriarcal de

Qannoubine et préparer le Synode maronite. Il est parti ayant mené à bien le premier, mais pas le second.

Dois-je vous dire le choc que nous a causé son départ prématuré, en 1995, une veille de l'Ascension, trente ans jour pour jour après son père, khouri Antoun ? Ceux présents parmi nous aujourd'hui, qui l'ont connu de près, savent de quoi je parle, parce qu'ils ont été tout aussi désespérés que la famille. Mais une Vigile de l'Ascension, c'est un beau jour pour mourir, disait-il.

Son centième anniversaire coïncide avec le départ d'Anne, la dernière de la fratrie à s'envoler pour rejoindre ses frères et sa sœur, Youakim, Augustin, Isaac, Jacques, Charles, et Thérèse. Ils sont tous désormais réunis avec leurs parents dans la lumière du Seigneur. Pour ceux qui restent, une page se tourne, mais la saga familiale se poursuit avec les espoirs qui renaissent à la vue de la jeune génération qui grandit. Pour nous, le Fonds Youakim Moubarac est plus qu'un simple héritage, car qui pourrait prétendre à un quelconque droit de propriété sur une pensée, sur une œuvre intellectuelle et profondément humaine ? Ce Fonds est le témoignage de la présence dans nos vies d'un homme à qui nous devons, chacun et chacune d'entre nous, une partie de ce que nous sommes. Placés sous la garde de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, en votre personne père recteur, les papiers de Youakim Moubarac révèlent peu à peu leur importance pour la recherche, et pour l'élaboration d'un savoir à la dimension du Liban, et même au-delà. C'est pour nous un motif de fierté et de bonheur.

Je vous remercie